

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[39. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

39. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)



[39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vos douces paroles sont venues me trouver dans mon lit.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°73/101-102

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 146-147, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/65-71

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
39. Samedi 16 Septembre 9 h.

Vos douces paroles sont venues me trouver dans mon lit. Je vous remercie. Vous ne savez pas comme j'ai besoin de vous quand vous n'y êtes pas. Je vous l'ai dit vingt fois le jour il me vient la pensée que votre affection ne peut pas être ce que j'imagine qu'elle est lorsque vous êtes présent. Ce n'est pas vous qui êtes l'objet de ce doute c'est moi qui le suis. Et plus je vous montre tout ce que je suis pour vous plus je me persuade, quand vous êtes loin, que je perds dans votre estime ; que vous pouvez être touché de l'affection que je ressens pour vous, mais qu'elle vous paraît trop vive, trop en dehors qu'elle doit vous lasser. Et puis quand je suis dans ce train de réflexions je vais vite à l'extrême, et j'étais triste hier, bien triste.

Le soir à ma table ronde je n'écoutais personne. Je regardais à la montre. Je voyais bien l'heure où vous remontez dans votre chambre, où vous me dites que vous vous enfermez avec moi. Eh bien, j'en ai été saisie comme d'un mauvais moment. Un moment où vous retraçant tant d'heures passées ensemble vous pourriez peut être en regretter l'emploi. Je vous vois Monsieur, je vois le mouvement d'indignation avec le quel vous repoussez en méchantes paroles, vous n'avez pas besoin de me répondre mais laissez moi vous dire tout ce qui traverse ma tête. Et trouvez-y autre chose, s'il est possible qu'une preuve de plus, que ma vie entière est attachée au bonheur dont je jouis aujourd'hui, & que je suis éperdue à la seule pensée qu'il puisse éprouver la moindre diminution. Encore une fois Monsieur je le trouve trop grand, je ne m'en trouve pas digne, & quand de flatteuses paroles, telles que vous me les écrivez aujourd'hui viennent me rehausser à mes propres yeux. Je suis heureuse, je vous crois, je porte la tête plus haut et le cœur plus rempli que jamais de ma félicité !

Mais savez-vous donc Monsieur ce que j'ai fait hier ? J'étais pressée de vous le dire et voilà que je m'égare En revenant du bois de Boulogne j'ai été reporter deux livres. J'ai demandé à entrer la portière est venu ouvrir les volets, j'ai tout vu tout regardé, touché. Les portraits comme je les ai regardés ! Ah Monsieur que suis je devenue quand j'ai aperçu le petit tableau contre la porte. Cette tête, cette tête chérie couchée sur ce canapé ; cette figure blanche auprès, anxieuse, caressante. Ah quel mouvement de jalousie, d'horrible jalousie s'est emparée de moi. Il ne faisait pas assez clair pour que je puisse lire les vers écrits dessus. Je n'en avais pas besoin, je ne le voulais pas. Je suis restée devant ce petit tableau. Son souvenir ne me quitte pas. Vous ne m'aviez pas parlé de ce tableau. Vous pensiez peut être qu'il me ferait de la peine ! La portière voyant comme ce tableau m'occupait me dit : " Monsieur était sujet à des migraines." Marie, car elle était avec moi, se mit à rire. Le rire de Marie, le dire de la portière tout cela augmenta mon horrible tristesse. Je

fus prête à fondre en larmes.

Monsieur je ne puis pas supporter ces images, & vous ne me direz jamais jamais rien qui rappelle qui ressemble à ces scènes d'intimité. Ma visite se borna à ces quatre chambres. Je ne puis pas demander à voir l'étage supérieur, Marie était avec je redescendis triste, & cependant heureuse. Il me semblait que j'avais pris possession de ces quatre chambres. Mais ce petit tableau, Monsieur, ce petit tableau me serre le cœur.

La petite fille est jolie, elle me paraît charmante. D'après ce qu'on m'a dit de votre fils je crois qu'il était mieux que le portrait. L'un des fils de lord Grey doit lui ressembler excessivement et il est bien beau. Je quitte votre maison. En rentrant je trouvai un billet dans lequel il y a ceci : "Depuis deux jours seulement il est parti. J'ai suivi sa marche. Et je comptais aller contribuer pour ma petite part à combler le vide que son absence doit vous laisser. Vous. voyez que je me rends justice et que Je ne m'en fais pas à croire." J'ai pensé que ceci vous divertirait.

Ma société se composa hier au soir de la petite princesse, son mari, Mad. Durazzo, l'ambassadeur de Sardaigne, sir Robert Adair, le comte Médem, Pahlen, M. Sueyd, & Mëchlinen. Celui-ci nous le chassâmes, ou à peu près vous avez fait comme de raison la conquête d'Adair, il trouve que vous connaissez l'Angleterre mieux que lui.

1 heure. J'ai beaucoup marché, presque jusqu'à me fatiguer. L'air est lourd, chaud & triste. Le soleil ne vient pas, je n'en ai pas besoin. J'ai pensé, rêvé tout le temps. Je pense, je rêve bien plus encore que je ne faisais à votre premier retour au Val-Richer tout ce qu'il y avait alors en moi est doublé. Ah que je suis heureuse & triste !

Votre buste ressemble, mais je ne l'aime pas. Il est si raide. J'ai vu le dessin de la campagne, enfin j'ai tout vu. Marie a regardé cela comme une visite classique. Elle était si curieuse de votre habitation ! Quand y reviendrez- vous pour y rester ? Ah, il n'y aura que cela de bon. Un bonheur bien réglé, bien établi. Adieu. Adieu, & comme je vous dis cet adieu ! Tâchez de bien le comprendre.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 39. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-09-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 20/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/947>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur146-147

Date précise de la lettreSamedi 16 septembre 1837

Heure9 h.

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
